

T 567

LE CŒUR DE L'OISEAU MERVEILLEUX

2

Les Enfants du cordonnier ou l'Oiseau aux œufs d'or

Cette version se trouve sous deux formes, la notation de Millien, incomplète parce que son informateur a eu sans doute un trou de mémoire et un complément écrit de la main même du conteur.

Notation de Millien

Un cordonnier ayant deux enfants bien raisonnables prend envie d'aller leur chercher des moineaux. Il va aux nids, voit un petit moineau étranger du pays, *v*lait le prendre, mais [il est] vif. Il le poursuit, met la main sur lui et le prend, l'emporte, le met en cage pour amuser ses enfants.

Le lendemain matin, au lever, les petits vont le voir, s'il était pas mort, voient un œuf dans la cage, un œuf d'or, appellent leur père le voir. Il arrive et le voilà content car il était pauvre. Il prend l'œuf, le porte chez l'orfèvre voisin le vendre. Il le vend un louis *en pour* et [l'orfèvre] lui recommande de lui en apporter d'autres.

Le lendemain, encore un autre. Il le porte encore ; l'orfèvre lui demande à voir l'oiseau. Il le lui porte. [L'orfèvre] l'examine : sous les ailes, il voit écrit : « Celui qui mangera mon corps deviendra roi, celui qui mangera mon cœur aura tous les matins six cents francs sous la tête de son lit ». Il demande à [l'] acheter.

— Non, j'aime mieux le garder.

À force de [lui] promettre de l'or et [de le] nourrir, lui et sa famille, [le père] [2] y consent. Mais les petits garçons [ne sont] pas contents.

Ils le cèdent, vont demeurer chez l'orfèvre, vivre avec lui comme convenu.

Le premier jour, [l'orfèvre] donne un grand repas au cordonnier, fait tuer l'oiseau et [le] fait rôtir tout seul. Et lui seul devait le manger. Mais les deux enfants rôdant, ayant vu tuer l'oiseau, l'un le prend par la patte pour l'ôter du vase où il cuisait, l'autre par la tête ; [ils] le divisent en deux : l'un a le corps, l'aîné ; l'autre, la tête et le cœur. Ils [le] mangent.

L'oiseau devait être servi au commencement du repas.

— Où est-il ? demande [l'orfèvre] à la cuisinière.

— Ce sont les deux petits qui l'ont mangé.

Furieux, il ne pouvait chasser le père (à cause d'un acte¹). Il parvient à *envoyer* les enfants. Ils partent, [3] voyagent longtemps sans trouver asile, arrivent dans une maison bourgeoise, demandent à loger. Les voyant tout petits, [ils sont] bien reçus. [On les fait] souper, coucher. Le lendemain, avant d'être partis, la servante qui fait le lit, trouve six cents

¹ Les parenthèses et leur contenu, comme les point d'interrogation et les points de suspension au cours de cette notation sont de M.

francs sous la tête du plus jeune et les porte à sa maîtresse qui demande aux enfants s'ils n'ont pas perdu leur bourse.

— = Non, [nous n'avons] pas d'argent, disent-ils.

Cette dame, (espèce de fée, *savant* tout) savait ça par son livre... ? qu'il y avait un oiseau qui, mangé, faisait cela. [Elle leur] demande s'ils n'ont pas mangé un petit oiseau, tel et tel.

— Si, qu'ils en ont mangé chacun un morceau et [ont été] chassés pour ce motif d'une maison où [ils étaient] nourris avec [leur] père. Alors, elle leur dit que l'un devait être roi, l'autre [devait avoir tous les matins] six cents francs (Lacune ?)²

L'autre arrive à épouser la fille du roi qui, venu à mourir, lui laisse la couronne³.

= L'autre épouse ou une nièce ou une sœur du roi⁴.

= = Ces six cents francs lui amènent une dispute avec sa femme ; [ils] ne peuvent plus vivre ensemble, mangeant tout cet argent hors de la maison ?

[4] Cette femme, où⁵ ils avaient couché la première fois était la marraine de la femme qu'il avait épousée (sans doute la fille cadette du vieux roi). Elle va se plaindre à sa marraine, lui disant qu'elle lui avait dit qu'elle trouverait six cents francs et que c'était pas vrai.

[La marraine] lui enseigne la manière de lui faire prendre un vomitif pour lui faire rendre le cœur de l'oiseau et qu'elle le prendrait à son tour, car le cœur ne se consommait pas... (lacune : manquent détails)

Elle le fait vomir. Quand l'autre se voit privé de ses six cents francs, obligé de quitter la maison, [il] voyage longtemps dans [des] forêts.

Affamé, il voit [un] poirier chargé de fruits (pas dans la saison des fruits), [monte]⁶ sur l'arbre, mange une [poire] et aussitôt deux cornes très longues, si longues [qu'il ne peut] pas passer dans la *rame*. Il descend, marche ; un peu plus loin, trouve [un] pommier chargé de pommes. Il se dit : « Tant pis, j'en vas manger. »

Il [en] mange une et les cornes disparaissent. Quand il a vu ça, [il se dit] : « Je vas prendre de ces pommes et aussi des poires. » Il se fait un panier, entrelacé de branches, récolte les fruits [5] et repart sur son *contrepied*⁷, arrive aux portes du château où étaient sa femme et son frère⁸ où il trouve un petit portant des poires au château. Il lui dit :

— Tes poires sont pas belles ; vois les miennes. Veux-tu changer ? Tu les vendras plus cher.

Le petit, content, fait l'échange, les porte. Ils les voient, s'extasient, [en] mangent bien vite et aussitôt tous ceux-là ont [des] cornes.

Cependant, l'autre s'habille en médecin, demande s'il n'y a pas [de] malades, nomme des maladies diverses, guérissait tous accidents.

On le fait mander au château. Il arrive, reconnaît sa femme sans être connu, la fait prendre [un] remède pour vomir. Elle vomit le cœur [de] l'oiseau ; il le prend, le mange puis donne les pommes. Et les cornes s'en vont. Il s'en va.....

puis revient au château. Ils se remettent ensemble. (Incomplet⁹)

² Le mot lacune est noté dans l'interligne au-dessus de 600 fr..

³ Une ligne en blanc après couronne. Marque = devant l'autre épouse.

⁴ Marque = redoublée devant ces 600 fr.

⁵ = chez qui..

⁶ Ms : mange

⁷ = il repart dans l'autre sens, revient sur ses pas.

⁸ Ms : où était sa femme et son frère : ajout dans l'interligne.

⁹ Cf. note 1.

Elle lui a fait encore vomir le cœur à l'aide de sa marraine..... [Il est] encore obligé de partir et c'est là qu'à force de marcher, il est tombé dans un jardin d'ogre où, affamé, il voit des melons, entre dans le jardin et [en] mange et se tourne en âne.

Le maître du château (un ogre) arrive, voit l'âne et le f[ait]¹⁰ [6] sortir à coups de bâton.

Il arrive, suivant un ruisseau, à une source où [pousse du] cresson ; il en mange et redevient homme. « Bon, je vas aller prendre [des] melons puis [du] cresson ».

Il retourne au château où il trouve encore un enfant pour porter les melons. Ces melons [ont été] déposés sur un buffet dans une salle et, à mesure qu'on voyait ces melons (c'était pas dans la saison encore d'en manger) tous en mangeaient et tous [étaient tournés en] ânes.

Il entre alors dans le château, monte sur sa femme, ânesse, à coups de bâton. À force de courir, elle crache le cœur encore ; lui le mange et cette fois le garde¹¹.

Recueilli s.l.n.d. auprès de Briffault s.a.i. S. t.¹² Arch., Ms 55/7, Feuille volante Briffault/12 (1-6).

Marque de transcription de P. Delarue. Fiches ATP rédigées par G. Delarue.

Catalogue, II, n° 2, version A, p. 447. [Début, T567, puis T 566]

Complément écrit par L. Briffault

T 567, 2 bis

On trouve dans les cahiers de Louis Briffault un fragment qu'il a intitulé "oubli fait dans le conte du cordonnier qui avait pris un petit oiseau qui lui faisait tous les jours un œuf d'or" et qui est bien le complément attendu par Millien. P. Delarue l'a catalogué T 567 A' et M. L. Tenèze a intégré les divers éléments, en particulier l'épisode du parapluie merveilleux dans la version A.

Voici le texte de L. Briffault :

Quand les enfants furent chassés de la maison de l'orfèvre pour avoir mangé l'oiseau que leur père lui avait vendu, [ils] marchèrent toute la journée, tombèrent dans un château où il y avait une vieille dame seule avec sa servante. Ils demandèrent à coucher. Voyant ces deux orphelins, la dame les coucha. Le lendemain matin, [elle] les fit déjeuner.

¹⁰ Ms : et le font

¹¹ Note sous le conte: À suivre sans doute. Briffault.

¹² Sous : À suivre , le titre d' un autre conte de L. Briffault :Le plein sac de vérités [T 570,5]. Et en travers du f. 6, à la plume, les descripteurs : Cœur d'oiseau mangé/ Cornes/ Changé en âne.

— Mes enfants, je ne peux pas vous garder. Allez à la grâce de Dieu !

Les deux enfants partirent. La servante qui faisait leurs lits trouva six cents francs sous la tête du plus jeune, comme c'était prédit. Elle court vers la dame en disant que les enfants avaient laissé leur bourse. Elle les rappela, leur dit :

— Avez-vous une bourse ?

— Non, Madame, nous n'avons pas d'argent.

La dame se souvient d'avoir vu sur un livre qu'il y avait *une* oiseau qui serait mangé par deux enfants et celui qui aurait le cœur aurait six cents francs tous les matins sous la tête du lit et que celui qui aurait le corps serait roi. La dame leur dit :

— Mes enfants, restez vers moi, vous serez mes enfants. Je vous ferai instruire.

Elle les fit élever dans la plus haute grandeur.

Comme [c'était] la coutume du temps, le roi donnait un tournoi pour tous les chevaliers. Celui qui serait le plus distingué aurait sa fille aînée, afin d'être roi à sa place. Les deux enfants qui étaient en âge et très distingués assistèrent et celui qui avait mangé le corps [de l'oiseau] gagna la princesse. Son frère se maria aussi avec la deuxième fille du roi. Mais comme elle était un peu coquette et recevait les grands de la cour chez elle, les généraux, ça fâchait le mari et il la tenait [à] court d'argent. Elle savait qu'il avait [tous] les matins six cents francs sous la tête du lit. Mais [c'était] celui qui avait [mangé] le cœur qui pouvait prendre le premier¹³. Elle s'en fut trouver une vieille fée qui était sa marraine, lui raconta [2] que son mari avait mangé le cœur de l'oiseau et que tous les matins, il avait sous la tête de son lit six cents francs et qu'il y en donnait pas.

— Il faut, dit la fée, prendre un vomitif que tu mettras dans son chocolat et il vomira le cœur. Tu le ramasseras et tu le mangeras.

Elle le fit. Quand le mari vit son cœur d'oiseau perdu et que sa [femme] menait mauvaise vie avec d'autres et qu'elle lui donnait pas les sous, il s'en alla du palais.

Quand il fut dans la ville, il vit deux enfants qui se battaient pour un parapluie qu'ils avaient trouvé et voulaient l'avoir tous les deux. Il s'approcha des deux enfants, il leur dit :

— Faites donc voir votre parapluie !

En le *douvrant*, il vit que c'était écrit dedans : « Par la vertu de ce parapluie, on peut se faire transporter tant loin que l'on voulait dans une seconde. » Il donna aux enfants *chacun* une pièce d'argent en leur disant que c'était plus facile à partager.

Aussitôt il dit :

— Par la vertu de ce parapluie que je sois dans la forêt la plus isolée, la plus sauvage !

Aussitôt il y fut transporté. Il marchait. La faim commençait à le gêner. Il aperçoit un poirier qui avait de très jolies poires, en mangea. Y poussa aussitôt des grandes cornes. Plus loin, [il mangea] des pommes qui firent tomber les cornes. Il se fit transporter vers les murs du palais, reprit le cœur.

Sa femme le reprit.

Il se fit transporter à son parapluie dans une forêt sauvage¹⁴.

[.....]

Écrit [à Montigny-aux-Amognes], s.d. par Louis Briffault, [É.C. : né le 17/01/1854 à Montigny-aux-Amognes, fils de Jean Briffault, né en 1815 à Saint-Sulpice, fermier et de Antoinette Chaumereuil, née en 1829 ; cultivateur, marié le 09/02/1880 à Montigny avec Louise Mignon, née le 09/03/1862 à Montigny. Le couple a eu trois enfants, Jeanne, née le

¹³ =C'était seulement celui qui avait mangé le cœur de l'oiseau qui pouvait prendre les 600 francs.

¹⁴ Le complément écrit par Louis Briffault s'arrête ici.

AM 493, AM 494

07/08/1880 ; Pierre, né le 28/10/1883 ; Léon, né le 27/07/1887, tous à Montigny]. *Titre original* : Conte du cordonnier. *Arch.*, Ms 55/3, *Cahier Montigny/2* p. 32-33.

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 2, version A, p. 447.